

L'ÉTÉ INFINI

Sur l'auteure

Madame Nielsen est une auteure et dramaturge danoise née homme en 1963. Jusqu'en 2001 il était Claus Beck-Nielsen, puis est mort sous cette identité pour renaître sous les traits de Madame Nielsen en 2011. Nommée deux fois au Prix de littérature du Conseil nordique, en 2006 et 2014, elle fait régulièrement des performances à travers l'Europe et a un groupe de musique. Sa pièce de théâtre *Ci-vi-li-sa-tion* a été traduite et publiée aux Presses universitaires de Caen en 2001.

Madame Nielsen

L'ÉTÉ INFINI

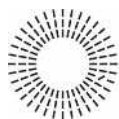
Un requiem

Roman

Traduit du danois par
Jean-Baptiste Coursaud

NOTAB/LIA

Titre original: *Den endeløse sommer*
© Gyldendal A/S, Copenhague, 2014
© Les Éditions Noir sur Blanc, 2017,
pour la traduction française
© Visuel: Paprika



**STATENS
KUNSTRÅD**
DANISH ARTS COUNCIL

Le jeune garçon, qui est peut-être une fille mais ne le sait pas encore. Le jeune garçon, qui est peut-être une fille mais ne touchera jamais un homme, ne se mettra jamais nu devant un homme, ne frotera jamais sa peau contre celle d'un homme, jamais de la vie, si atrocement excitante que soit cette perspective. Le jeune garçon, le jeune et beau garçon aux traits délicats, aux grands yeux et à la grande peur, la peur de la guerre et des maladies, du corps, du sexe et de la mort.

Cela commence avec un garçon, un jeune garçon qui est peut-être une fille mais ne le sait pas encore. Le jeune garçon, si ravissant, si raffiné, si immaculé, si timoré, joue de la guitare dans un groupe. Ils donnent un concert devant une foule d'adolescents qu'ils ne connaissent pas et qui ne les connaissent pas, c'est leur premier concert, et c'est le soir. (Et plus tard viendra la fille, plus tard encore la mère, mais uniquement en un éclair,

comme une ombre, une ombre éblouissante, une ombre de lumière, elle puis les deux petits frères qui grimpent aux murs, sur les étagères, en haut des placards des pièces sombres dans le sous-sol de la ferme blanche où elle s'est calfeutrée pour éviter les yeux du beau-père, sa voix nasale morbide, son fusil et son complexe d'infériorité, sa haine de toutes les femmes, une phobie qu'il maquille en mépris, ce sous-sol où elle vit désormais, la fille, aux murs retapissés de posters d'un Paul Young encore jeune et beau sur les photos, mais qui bientôt, très bientôt, deviendra gras et alcoolisé et mourra après une débâcle rapide mais efficace ; et ensuite, comme une épiphanie, un faisceau de lumière éblouissante, la mère, sa silhouette aristocratique, ses longs membres gracieux, ses os puissants, ses cheveux qu'elle teint couleur ivoire, une toison lisse qui lui tombe au bas des reins, l'étalon qu'elle monte l'été dans ces vapeurs de l'aube flottant sur les champs vus à travers l'un des petits carreaux encrassés des fenêtres du sous-sol où le jeune garçon gracile vient juste de se réveiller et s'est appuyé sur un coude, sous la couette, dans la chaleur humide du corps alangui de la fille encore assoupie à côté de lui, avec ses os frêles, sa poitrine ferme et opulente, sa peau mate, cette fille ronde et tendre, cette léthargique pour l'éternité, cette licencieuse, et la mère aristocratique, blonde et nordique, son dos droit dans la fumée des naseaux écumants de l'étalon ; et, ensuite, sans prévenir, le beau-père, seul dans la grande cuisine

par une quelconque matinée, le jeune garçon gracile puis le beau-père s'asseyant en face de lui, se mettant à raconter, à parler des armes, des fusils et des pistolets, et surtout des balles, plus particulièrement de la balle dum-dum, de son effet magique, du trou presque invisible dans la peau, ici, dans le plexus solaire où elle pénètre, presque sans laisser de traces, lorsqu'elle s'introduit dans l'obscurité pour mieux s'y fragmenter et aussitôt quitter le dos, ou plutôt ce qui était autrefois un dos, en laissant un seul et même cratère sanguinolent de chair effilochée, l'histoire du beau-père sur les balles et celle de la fille sur les détectives engagés par le beau-père pour suivre la mère, partout, dès qu'elle s'engage dans l'allée et n'est plus dans son champ de vision (ni dans la ligne de mire de son fusil), ces détectives qu'il, le beau-père, paie et qui le ruinent, lui qui, héritant avec son grand frère Buller de leur père, est devenu du jour au lendemain multimillionnaire et s'est acheté un manoir dans le Jutland, un manoir majestueux avec seize toilettes et salles de bains, si bien qu'il a à peine les moyens de remplir d'essence le réservoir de sa voiture d'occasion, ces détectives qu'il, le jeune garçon gracile, ne voit jamais bien que leurs ombres dégringolent autour de lui dans les pièces vides quand il les traverse en solitaire, pas un mot sur eux même si tout le monde dans la maison hormis les deux petits frères connaissent leur existence, un silence flagrant tel un tabou religieux que tous acceptent avec la plus grande évidence,

tant la mère et la fille que le beau-père qui sait pertinemment qu'ils savent mais n'en démord pas, n'essaie pas de cacher quoi que ce soit, comme si le climat de terreur devenait encore plus meurtrier à force d'être flagrant et indicible, comme si l'aristocratie de la mère, son impassibilité, devenait encore plus colossale à force de voir celle-ci continuer sa vie, son quotidien, en feignant qu'il ne se passe absolument rien, une attitude qui a le don de rendre la haine et le désespoir et la possession et le complexe d'infériorité du beau-père encore plus forcenés, encore plus emphatiques, une attitude qui le phagocyte, chaque jour il pâlit et maigrit un peu plus, chaque jour l'amertume et l'acrimonie le confortent davantage dans sa décision de ne plus jamais de la vie lâcher la bride à cette femme ni lui laisser sa liberté, même si cela devait le ronger entièrement, et ce sera le cas, mais pas encore, pour l'instant il se borne à disparaître, tel jour il s'est brusquement éclipsé alors que l'été vient de commencer, un été infini où il ne se passe rien, où il, le jeune garçon gracile, est catapulté hors du monde dont il est originaire puis propulsé dans cet autre monde qui est un monde en soi, où le temps et la lumière sont suspendus, où les grains de poussière dansent et où chacun reste oisif, ils ne font strictement rien sinon vivre, à croire qu'ils se trouvent dans un autre temps et un autre lieu, que la ferme blanche est la résidence du gouverneur de l'île Sainte-Croix dans les derniers jours des Antilles danoises, quand tout est déjà trop tard

et par conséquent enfin possible. La mère passe ses journées sur le dos de son étalon et ne revient qu'avec la nuit pour s'asseoir dans la cuisine avec un verre de vin, entourée de bougies ; le jeune garçon gracile et la fille ne quittent le lit que dans l'après-midi, sans pour autant se lever vraiment mais en flânant dans la maison, chacun vêtu des vêtements de l'autre, le jeune garçon gracile habillé comme un toréador encore asexué ou une vierge, ils boivent du café au lait à la cuisine, avec le reste de farine ils font du pain agrémenté d'aromates et d'oignons et de rogatons de fromage puis le mangent encore fumant, en tranches et en morceaux qui se disloquent, tout en riant et en s'affaissant dans le grand lit en fer de sa chambre à elle, transférée actuellement dans la plus petite des deux pièces, des heures durant ils font l'amour sans savoir qui est qui, s'il y a un sexe ou plusieurs – et pendant un court instant il oublie sa peur du corps et de la mort, cette mort qui va venir, car elle va venir, un peu de patience, elle vient ici comme elle vient dans toute histoire identique à celle-ci, à la fin, peut-être, ou au contraire avec la même brutalité qu'une balle dum-dum se précipite en plein milieu de la vie et la laisse dilacérée, en débris dispersés de part et d'autre du sol.

Mais avant cela vient le jour où la tante, la grande sœur de la mère, revient des Amériques. Un jour, alors que la fille et le jeune garçon gracile vont voir la grand-mère maternelle dans son

petit appartement situé dans la ville voisine, qui n'est pas une vraie ville mais un groupement de maisons au bord du littoral ainsi qu'une école, un supermarché, un unique feu de signalisation et une auberge légèrement retranchée dans la forêt – où la jeunesse se retrouve les nuits d'été pour boire et danser et s'allonger sur l'humus, derrière l'auberge, dans le faisceau de lumière dispensée par la porte ouverte de la cuisine, pour s'embrasser et baiser et se battre –, la mère monte les marches du perron accompagnée de sa grande sœur revenue des Amériques. À l'instar de tout membre féminin issu d'une famille aristocratique à une époque où l'aristocratie n'existe plus mais survit sous la forme de reliquats appauvris et n'a conservé sa nature que dans la stature, dans le regard et surtout la conscience de sa supériorité, la tante possède un surnom si bien que, tout comme on n'appelle pas la mère Benedikte mais Ditte, la grand-mère Rigmor mais Pip, la tante de cette histoire ne s'appelle pas Marianne mais Tante Janne des Amériques. Avec son grand-frère, l'avocat qui habite à l'autre bout du pays (tout au nord du Jutland, à Vendsyssel), elle est la tête pensante et l'autorité de la famille. Cependant, comme elle vit aux Amériques et ne peut exercer son autorité au quotidien, elle doit faire preuve d'une efficacité redoublée durant les quelques jours de l'année qu'elle passe dans son «Danemark natal». Le jeune garçon, qui est peut-être une fille mais ne le sait pas encore, n'a pas non plus encore entendu parler de cette tante maternelle qui vit dans l'État du Massachusetts, sur la côte est des États-Unis, avec son mari américain professeur

de philosophie dans la prestigieuse université qu'est le MIT. Ils se rencontrent à Rome tandis qu'elle entreprend un voyage de formation et qu'il est le plus jeune prêtre de l'État du Vatican, déjà promis à devenir l'un des cardinaux du Saint-Siège et sans doute un jour pape, or, dès l'instant où il la voit, et elle le voit la voir, c'est déjà trop tard : la semaine n'est même pas terminée qu'il a déjà renoncé à sa profession de foi, quitté le ministère de prêtre, sa cellule monacale, l'État du Vatican et même l'Église catholique romaine, pour consacrer sa vie à l'amour et à cette jeune femme qui n'est autre que Tante Janne et qui, en cet instant précis, après avoir traversé le vestibule, franchit la porte du petit séjour de la grand-mère maternelle, dans l'appartement au premier étage d'un immeuble banal sis à Bogense, une ville côtière du nord de la Fionie où il, le jeune garçon gracile, carré à l'extrémité du canapé, attend avec une peur intriguée. Elle est grande et élancée comme sa petite sœur, mais plus sombre et parfaitement dépourvue de cette impénétrabilité et de cette lumière qui poussent le garçon gracile à ne jamais se lasser de regarder la mère parce que, dès qu'il détourne la tête une minute, il a le sentiment de ne pas l'avoir encore vue. Elle en revanche, la grande sœur, Tante Janne, dégage une intransigeance effrayante. Elle se déhanche droit vers lui, mais au lieu de se lever en bon garçon bien éduqué il reste assis, tétanisé, tandis qu'elle se campe devant la table basse du séjour et baisse les yeux sur lui en tendant une main, et là seulement il se lève, tel un couteau à cran d'arrêt il jaillit du canapé qui lui fait office de

fente, il serre la main tendue et prononce son prénom. Et ? insiste-t-elle. Et quoi ? réplique-t-il. Et tu t'appelles comment à part ça ? ton nom de famille ? Elle ne sourcille pas une fois qu'il le lui a précisé, elle lui demande à l'inverse où et quand il est né, et ses parents, que font-ils, où habitent-ils ? a-t-il des frères et sœurs ? que font-ils ? et lui-même, quelles études suit-il ? ou, s'il ne les a pas encore entamées, lesquelles souhaite-t-il poursuivre, dans quelle université et quand ? Il tente tant bien que mal de répondre à ses questions, troublé, bafouillant, interdit, toujours d'aplomb sur ses jambes puisqu'elle ne lui a pas encore fait signe de s'asseoir, elle qui adopte la même position que lui mais d'une tout autre façon, d'un aplomb non pas raide de peur mais aussi roide que le requièrent ses nobles obligations et sa fulgurante destinée. Nonobstant, si raidi qu'il soit par l'embarras et l'humiliation, il sent simultanément l'hilarité bouillonner en lui, non mais je rêve, pense-t-il, saturé de bonheur et de honte et d'invulnérabilité ; puis, plus tard et tard dans la nuit, alors que la tante s'est couchée depuis longtemps dans la chambre d'amis au premier étage de la ferme blanche, que la mère a trouvé le repos avec ses livres sous le ciel de lit de sa chambre à coucher orientée vers l'est et que lui-même est étendu au-dessous d'elles à côté de la fille, la nièce, dans le lit en fer de sa chambre de fillette pleine de posters, de dentelles, de babioles rose bonbon et de tout un vaste bazar, qu'il est toujours en proie à un vertige d'étourdissement, et en même temps à une espèce d'épuisement mortel et à un bouillonnement insomnique mêlés, la fille à son côté va se moquer de lui,

se moquer de son indéfectible penchant naturel pour l'ordinaire, lui qui vient d'une famille on ne peut plus ordinaire ayant sans aucun doute nettement plus d'argent que la sienne à elle, laquelle en vérité est totalement désargentée et pourtant sans vergogne fait semblant du contraire, mais n'a en revanche, la sienne à lui, aucune histoire. Il vient de subir l'épreuve de sa vie et il ne l'a pas réussie, aussi la tante des Amériques va-t-elle faire tout ce qui est en son pouvoir, non par méchanceté, et encore moins guidée par une quelconque forme de raisons personnelles mais seulement animée par ses nobles obligations, pour l'évincer de l'histoire. Or toute cette histoire en creux de l'histoire, celle de Tante Janne des Amériques et de son professeur américain de philosophie, l'oncle Bob, promis à devenir l'un des cardinaux de Rome et membre d'un futur conclave, mais qui dès l'instant où il a vu celle qui deviendrait Tante Janne a perdu sa foi et cessé de croire, ou plutôt, à partir de là seulement a commencé à croire et a compris qu'il avait jusqu'alors été un mécréant et que son vrai dieu n'était pas le Dieu des catholiques mais celui de l'Amour ; toute cette improbable mais crédible histoire d'amour est, comme chaque histoire en creux de cette histoire, une histoire en soi qui doit sans cesse être interrompue puis reprise, jusqu'à ce que chaque histoire ait atteint son point final plus ou moins tragique.

Cependant, alors que tout est encore possible, il nous faut voir l'ensemble des personnages car il

y en a déjà plusieurs, et d'autres encore vont surgir en cours de route, des personnages principaux et des personnages secondaires, mais d'abord Lars le bien bâti, le deuxième jeune garçon qui en fait est le premier et a été présent bien avant l'apparition de l'autre, le garçon gracile et ô combien sensible; Lars le bien bâti, le meilleur ami et le confident de la fille, il ressemble au garçon gracile, ils pourraient être frères et précisément en tant que frères le pôle opposé l'un de l'autre: le garçon délicat et vulnérable et, en face de lui, ce Lars alerte et en pleine santé, un idéal de jeune homme, grand et blond avec un corps athlétique et de belles mains aux longs doigts qui ont l'air de tout pouvoir, jouer au tennis et au hand-ball et au piano, attraper et retenir sans difficulté l'avenir, la fulgurante destinée, comme s'il n'était pas un cadeau mais la chose la plus naturelle au monde – et voilà. Il est le rêve éveillé de toute belle-mère et sûrement aussi celui de la tante, Tante Janne des Amériques, si ce n'est qu'elle l'a déjà percé à jour, a repéré qu'il souffre de la même fainéantise fatale que sa nièce mais, à l'inverse d'elle, sans être en état d'en profiter, au contraire: à l'instar de n'importe quel autre cadeau il va la laisser lui échapper, avec indolence, en soupirant il va la laisser perdre, et, lui qui pourtant paraît le plus sain des deux jeunes garçons, qui a l'avenir entre ses mains, va être le premier à tirer sa révérence, à mourir non pas à l'issue d'un mélodrame, non pas des suites d'une folle chevauchée funeste

dans la forêt ou dans les quartiers pavillonnaires, mais bien en s'adonnant lentement à la concupis-
cence qui est la maladie menant droit à la mort. Cependant, pour commencer, au fil de cet été
infini, il va être présent parmi eux comme une évi-
dence, ce Lars danois, il va aller et venir à sa guise,
venir et repartir à loisir, s'asseoir dans la cour,
adossé au mur orienté plein sud, ses beaux pieds
nus posés sur les pavés et son visage tourné vers
le soleil, pour ainsi dire oisif tant en gestes qu'en
pensées, sans se lever à moins que quelqu'un ne
l'appelle, encore que, même dans ces moments-là
il lui faut plusieurs minutes voire plusieurs quarts
d'heure avant qu'il ne daigne enfin se montrer,
s'asseoir à la table en soupirant et regarder le
chaotique festin improvisé à partir des restes de
la veille et agrémenté de lait frais ou des poireaux
déterrés dans le champ du voisin, sans là encore
rien entreprendre d'autre sinon picorer et papoter
et faire carillonner son rire charmant et quasi sou-
pirant, de temps à autre se redresser et cheminer
dans la pièce bras ballants, avec ses belles mains
qui n'ont jamais l'air d'attraper quoi que ce soit,
ni un livre ni un outil ni rien ni personne, mais à
son image semblent elles-mêmes un *étant donné*,
l'incarnation de l'avenir qui ne viendra jamais,
où tout ce qui relève du possible deviendra enfin
réalité. Toutefois, comme il a déjà été dit, dans ce
« jusqu'à nouvel ordre » au creux duquel l'histoire
et la vie se déroulent, le troisième fils perdu aura
l'inconditionnelle permission d'être présent parmi

eux, lui dont la tante des Amériques a repéré et percé à jour l'indolence fatale qu'a contrario la mère adore, avec sa majestueuse clémence tout en mansuétude, de cet amour insensé identique à celui montré dans les paraboles de Jésus de Nazareth par le père à l'Enfant prodigue revenu au foyer, un amour qui parfois a le don d'agacer la fille (elle est bien la seule), laquelle ne comprend pas qu'il n'est pas uniquement fainéant comme elle mais simplement flemmard et que cette flemmardise chez lui est fatale car elle est en vérité l'indolence même: il n'a envie de rien, rien de rien, même la vie, ça lui pèse.

Et si l'histoire porte jusqu'à nouvel ordre les accents d'un rêve, une fiction colorée du genre des historiettes dans lesquelles on se donne – à l'occasion de vacances ou d'un long voyage en avion – l'autorisation de s'appesantir comme si elles étaient un plaisir criminel, une praline dans laquelle s'évaporer un bref instant, cela s'explique par le fait que la vie est un rêve, un rêve dont on ne se réveille jamais mais qui un beau jour s'avère brusquement évanoui depuis des lustres; et pour autant vous êtes toujours ici et pouvez utiliser «le restant de vos jours» à oublier et «vous secouer et songer à avancer» ou à l'inverse, comme moi, renoncer à ce qui est et plutôt tenter de retrouver ce qui est perdu, même la chose la plus minuscule qui n'a sans doute jamais existé dans la réalité mais appartient malgré tout à cette histoire,

de l'invoquer et de le raconter pour que cela ne disparaisse pas mais au contraire devienne enfin réel et d'une certaine manière plus réel encore que toute autre chose.

Or même dans le rêve telle ou telle chose n'est qu'un rêve, ainsi notamment de «l'été infini»: peut-être ne va-t-il jamais commencer, peut-être n'est-il que la libération dont rêve la fille, voire le garçon gracie, pendant que dans la chambre humide en sous-sol à côté de son amoureuse endormie il est étendu sans pouvoir fermer l'œil à cause de cette insupportable légèreté qui repose sur la ferme blanche, identique au souffle métallique d'irréalité bien réelle qui sous-tend les films de David Lynch; la fille à son côté, plongée dans un sommeil voluptueux juste après lui avoir raconté l'une de ces histoires qu'il avait jusque-là prises pour des mensonges, du moins avant de la rencontrer, et qu'elle recèle en abondance à seize ans seulement, au point que même elle semble incapable de les dominer, elles ont l'allure de bulles qui sortiraient d'elle au creux de l'obscurité, sur les coups de minuit, pendant qu'ils sont étendus dans le lit en fer de sa chambre de fillette, entourés de babioles rose bonbon et de posters de musique pop tous témoins de l'innocence, alors que lui, déjà plus vieux qu'elle de quelques années, n'a pas la moindre histoire et n'en aura jamais sinon celles qu'il se crée, l'obscurité – et, au creux de l'obscurité, elle qui respire d'un souffle calme, et, au-dessus, les

pièces qu'il a parfois parcourues sans jamais croiser âme qui vive, et, encore au-dessus, le premier étage avec la chambre à coucher derrière la porte fermée qu'il n'a jamais osé pousser, où elle, la mère, doit dormir à l'heure qu'il est (où dormirait-elle sinon ?), la mère à côté de l'homme dont elle a bien dû tomber amoureuse un jour, avec qui elle s'est mariée et a eu deux garçons, une pensée si absurde qu'il n'y croit toujours pas : comment elle, qui dégage une liberté aussi naturelle, majestueuse, évidente, une liberté surhumaine en réalité inhumaine et assassine, a pu tomber amoureuse de cet homme qui n'en est même pas un, en tout cas même plus, mais plutôt un morceau de bois sec, l'écharde arrachée à une planche de contreplaqué, impossible à s'imaginer autrement que sous la forme d'une ombre en marge du champ de vision, car c'est forcément ce qui lui est arrivé, tomber amoureuse de lui, elle ne l'a pas pris pour son argent, elle ne s'abaisserait jamais à ça, sans oublier qu'elle a forcément fait sa connaissance alors qu'il était encore stagiaire ou assistant dans une insignifiante banque de province, plusieurs années avant qu'il n'hérite brusquement de son père, que du jour au lendemain il envoie balader son boulot et que, au lieu comme son frère Buller d'investir la moitié de l'héritage en chevaux de course et en titres de Bourse, il achète ce manoir qu'il n'a en réalité pas les moyens de se payer, même avec sa part considérable d'héritage. Au creux de l'obscurité, juste avant de se laisser submerger par son

sommeil voluptueux, de glisser dans un état déjà onirique où les saisons s'intervertissent et où l'automne prend la relève d'un nouvel automne, la fille vient de raconter au garçon gracile la période au manoir, une vie qui en réalité n'a duré qu'un an et demi, depuis le jour où sans prévenir le beau-père les a déplacés de leur pavillon de banlieue en périphérie d'une ville de province sur l'île de Seeland, pour les installer ensuite à l'est du Jutland, dans le manoir somptueux pour l'achat duquel il était en vérité dépourvu de tout moyen financier, pour l'exploitation duquel il était en tant que propriétaire terrien tout aussi dénué des moindres facultés, mais avec lequel il s'est mis dès le premier jour à décliner, sans vraiment rien faire, ou plutôt en ne faisant *pas* ce qui doit être fait pour exploiter un manoir qu'il a transformé de chimère en faillite en l'espace d'un an et demi seulement. Pour commencer, il a engagé une poignée d'hommes qu'il venait de reprendre à l'ancien propriétaire au même titre que les champs, les forêts et les dépendances, autant d'hommes non seulement censés l'aider à exploiter le domaine mais aussi compétants et sachant comment s'y prendre pour que tout soit fait dans les règles, or il a été contraint de s'en séparer après deux mois à peine et s'est ensuite retrouvé seul à devoir gérer l'ensemble; toutefois, au lieu de tenter quoi que ce soit, il s'est simplement mis à flâner dans les annexes gigantesques, dans la grange et les ateliers des engins agricoles, dans la laiterie désaffectée et les étables vides

– l’ancien propriétaire avait déjà abandonné cette partie de l’exploitation qui comportait l’élevage d’animaux pour se concentrer exclusivement sur les hectares considérables destinés à la culture céréalière et maraîchère –, puis a poursuivi vers les champs, tel un châtelain lancé dans l’inspection quotidienne de son domaine, mais sans donner aucun ordre puisqu’il n’y avait plus personne à qui ordonner de faire telle ou telle chose, il n’y avait que les champs qu’il faudrait dans peu de temps moissonner, mais par qui ? alors tant pis, il a laissé les récoltes à leur sort et continué l’inspection de la décrépitude, jusqu’à ce soir vers la fin de l’été où il s’est installé au volant de sa voiture pour rejoindre la ville de province la plus proche et dépenser l’argent (qui aurait dû, ou du moins aurait pu, être utilisé pour bientôt chauffer la maison d’habitation aux très nombreuses pièces et chambres et aux seize salles de bains et toilettes) dans l’achat d’un arsenal en règle de fusils et carabines, après quoi il s’est éclipsé avec son chien de chasse, partant des champs pour s’enfoncer dans les forêts domaniales, dont il n’est revenu qu’à la tombée de la nuit sans rapporter la moindre prise significative, pas de cerf blanc, même pas une ou deux oies sauvages, et sans dire quoi que ce soit à quiconque, se contentant de s’asseoir à sa place attitrée, au bout de la table beaucoup trop grande dans la salle à manger également beaucoup trop grande pour une famille de deux adultes et de trois enfants, vide de tout grands-parents, de toute tante ou de tout

personnel de maison et chaque jour plus froide maintenant que l'automne s'installait sensiblement, où ils devaient évidemment prendre leur repas du soir, insistait-il en invoquant leur statut de famille de propriétaires terriens, et manger le dîner préparé par la mère, la plupart du temps un frichti composé de pommes de terre bouillies et des restes du faisan ou de la perdrix avec lesquels il était rentré pour seules proies quelques jours plus tôt, sans montrer le moindre signe de désespoir ou de panique, sans élever la voix ou se jeter sur la bouteille, au contraire : il respectait une stricte et inflexible discipline puritaine, se levait chaque matin avec le soleil, prenait en guise de petit déjeuner des tartines de fromage debout dans la cuisine, vêtu de son habit de chasse acheté exprès et s'éclipsait ensuite avec son chien de chasse. Si les deux frères cadets étaient encore trop petits pour être scolarisés, il avait néanmoins inscrit sa belle-fille, comme le veut et l'exige l'usage pour la fille d'un propriétaire terrien, dans la seule école privée de la ville de province la plus proche, aussi prenait-elle chaque matin le car de ramassage scolaire afin d'y recevoir l'enseignement requis en compagnie des autres têtes blondes particulièrement privilégiées issues de la classe moyenne supérieure de la ville, qui n'étaient certes pas des filles et fils de propriétaires terriens mais de médecins, dentistes, avocats, directeurs de banque et chefs des ventes, habitant soit dans un pavillon de banlieue on ne peut plus ordinaire mais forcément très spacieux, soit dans une

simple villa en périphérie de la ville, en bordure de l'un des nombreux lacs ou ruisseaux des alentours, autant d'enfants qui se présentaient quotidiennement au lycée vêtus de la mode dernier cri de l'époque, achetée dans les boutiques les plus «branchées» de la rue piétonne du centre-ville ou peut-être même dans la capitale régionale du Jutland, qui ouvraient quotidiennement leur boîte en plastique colorée contenant le casse-croûte du midi, se composant lui-même de smørrebrøds de pain de seigle ou de pain blanc tous agrémentés d'ingrédients aux mélanges plus alléchants les uns que les autres : rosbif nappé de rémoulade et d'oignons frits, pâté de foie surmonté de galantine, rôti recouvert d'œufs brouillés et de cresson haché, pâté de foie fait maison rehaussé de tranches de concombre ; oui, ils mangeaient ce qui leur faisait envie et avec ça buvaient un soda ou un lait au cacao achetés à la cantine du lycée, tandis qu'elle, la fille, utilisait quotidiennement la même boîte en fer-blanc que sa mère avait usée avant elle, contenant deux tartines coupées en deux garnies de margarine et de tranches de viande achetée sous vide dans le supermarché le moins cher de la ville, ne se présentait pas quotidiennement au lycée vêtue de la mode dernier cri de l'époque mais des défroques de sa mère, pulls comme pantalons, ainsi que des mêmes grandes bottes vertes en caoutchouc qu'elle portait tout l'automne puis tout l'hiver, comme si elle ne venait pas d'un manoir mais d'une métairie, de l'une de ces fermes

disséminées dans les terroirs sinon désertés qui s'étalent entre les villes de province, ces bicoques entourées d'un jardin envahi par la nature où s'amoncellent les épaves de voiture rouillées et les vieilles caravanes aux pneus dégonflés. Ni le beau-père ni la mère n'avaient entrepris la moindre tentative pour entrer en contact avec le gratin des propriétaires fonciers ou terriens des environs, pour être inclus dans leur petit cercle fermé, ils restaient dans leur coin, ne se mêlaient à personne, adressaient à peine la parole aux voisins, mais à l'inverse du beau-père dans son habit de chasse de première classe la mère ne cherchait nullement à ressembler à une épouse de propriétaire terrien : elle l'était, tout bonnement et le plus naturellement du monde, et où qu'on l'aperçoive, que ce soit traversant la cour entre la maison d'habitation et l'écurie ou quittant sur le dos de son étalon l'un des nombreux petits chemins agricoles ou gravillonnés, elle dégageait cette supériorité et cette dignité désinvoltes comme seule sait l'afficher une femme de propriétaire terrien issue d'une longue lignée de propriétaires terriens. Elle faisait ce dont elle avait envie et ce qu'elle considérait spontanément comme son devoir : elle réveillait ses deux petits garçons, les habillait, les conduisait respectivement à la crèche et au jardin d'enfants, passait le reste de sa journée avec son étalon dans l'écurie puis au gré des petits chemins agricoles et des sentiers forestiers sur le dos de celui-ci, dans le milieu de l'après-midi elle le dessellait et le débridait, lui passait le bouchon